

Luc 15, 11-32

Le texte du jour nous conduit dans le chapitre 15 de l'évangile de Luc, autour des 3 paraboles de la brebis, de la drachme et du fils. La situation est extrêmement tendue entre Jésus et les puissants de la synagogue qui ne comprennent pas pourquoi « cet homme » puisse parler aux pécheurs et aux collecteurs d'impôt^S. Il leur livre alors le récit de ces trois paraboles sur le thème du perdu et du retrouvé.

J'ai choisi de m'en tenir à la parabole du fils, celui qui avait tout chez son père, qui s'en va, qui dilapide tout et qui revient ne sachant pas comment il serait accueilli. C'est sans aucun doute la plus connue, la plus commentée, la plus reprise en littérature, en musique, en peinture. Tout le monde connaît cette parabole du fils si bien que cela devient vertigineux pour le prédicateur d'avoir à commenter ce texte. Que dire qui déjà n'a été dit ? Du coup, en préparant cette prédication, j'en suis venu à m'intéresser à l'histoire de l'interprétation de la parabole. Elle a pris des couleurs différentes selon les époques. C'est le résultat de cette investigation que je voudrais vous livrer à travers 6 tableaux + un septième où j'interrogerai la parabole sur ce qu'elle a à nous dire pour aujourd'hui.

Le tableau 1 nous fait remonter aux Pères de l'Église. Saint-Augustin commente cette parabole du fils comme s'il s'agissait de sa propre histoire. Sa vie a été marquée par un égarement de jeunesse et par un retour à la foi après un cheminement philosophique intense¹. La parabole pour lui n'est pas seulement une histoire, elle est le miroir de sa propre vie. Le fils prodigue, c'est le pécheur. Le pays lointain, c'est l'éloignement de Dieu. Le retour du fils symbolise la miséricorde de Dieu. Le fils aîné, c'est le peuple juif, fidèle à la loi, qui a du mal à accepter l'accueil des païens. L'influence d'Augustin a été immense sur tous les Pères de l'Église et théologiens du bas christianisme. Il a façonné la compréhension de la parabole pendant des siècles autour des thèmes de la miséricorde, du péché et de la réconciliation. Elle est devenue le fondement théologique du **sacrement de la réconciliation**. L'Église et l'empire à l'époque des Pères étaient en fait immensément préoccupés par la question de l'unité. Il n'est donc pas étonnant que cette parabole ait été chargée du poids de la réconciliation et de l'unité.

Tableau 2, c'est celui de la Réforme. Pour Luther et de la même façon pour Calvin, la parabole n'est pas une simple histoire de réconciliation, elle est la puissante affirmation du message central de l'évangile, celui de la justification par la grâce seule par le moyen de la foi. André Gounelle résume cette affirmation de la Réforme en disant : **La grâce**, c'est Dieu qui me sauve malgré mon insuffisance et mon indignité, à cause de ce qu'il est et non à cause de mes qualités ou de mes actions. Dans **La foi**, je reçois cette grâce comme un don immérité et je renonce à valoir quelque chose devant Dieu par mes œuvres.

Le père est la figure de la grâce inconditionnelle. Le retour du fils représente la démarche de la foi. Le fils aîné c'est celui qui se perd dans le légalisme. Pour Luther, le fils aîné est tout aussi perdu que son frère l'était. Pour les Réformateurs, la parabole du fils est une dénonciation radicale de la justice par les œuvres et une illustration-célébration de la justification par la grâce seule par le moyen de la foi.

¹ Augustin évoque son parcours dans ses confessions.

Tableau n°3, c'est celui de la Réforme radicale. Je sais que certains d'entre vous étaient à Mialet dimanche dernier et qu'ils ont entendu parler des anabaptistes, des mennonites, des amish, des quakers, de tous ceux qui appartiennent à ce mouvement que l'on appelle la Réforme radicale. Je me suis interrogé sur la lecture que les radicaux pouvaient faire de cette parabole. Les sources sont plus difficiles à obtenir. Il me semble qu'ils sont globalement d'accord avec les Réformateurs pour souligner avec l'amour du Père la manifestation de la grâce mais il me semble aussi qu'ils insistent sur la dimension de la foi agissante, sur l'engagement du croyant dans une œuvre collective de réconciliation et de paix. C'est en effet l'attitude du fils quand il revient. Il s'engage. Quant au frère aîné, c'est l'Église dans toute sa lourdeur et rigidité.

Tableau 4 : Pour éviter trop de longueurs, je vais sauter le 4. Je m'étais intéressé à la façon dont la parabole résonne dans les œuvres de ceux qui ne sont pas des théologiens, ni même nécessairement des chrétiens. La parabole a inspiré de très nombreux artistes et dans des sens parfois surprenants. Pour Léopold Sédar Senghor, l'histoire du fils prodigue devient l'allégorie de la négritude, l'histoire du retour aux racines africaines. Je ne développe pas plus.

Avec le tableau 5, j'entre dans le registre des lectures contemporaines. Elles sont nombreuses. J'ai choisi Ellul. Ellul revient souvent dans son œuvre sur la parabole du fils. Elle est une clé théologique dans son analyse de la société technicienne. Pour Ellul, le fils aîné représente l'homme moderne, celui qui est prisonnier de la mentalité technicienne. Chez Ellul, la Technique est une manière de penser et d'agir qui privilégie sans cesse l'efficacité et la rationalité instrumentale. La critique d'Ellul porte sur le fait que la Technique dont on croit qu'elle va nous libérer est en fait une puissance insidieuse qui façonne nos désirs et nos besoins et qui nous soumet irrémédiablement à sa logique de l'efficacité. Avec la Technique, on pense qu'on gagne en liberté mais en fait c'est elle qui gagne et qui se glisse dans nos têtes et dans nos vies au point de nous rendre esclaves d'un système technicien où rien n'est gratuit. Dans la parabole, le fils aîné ne raisonne pas en termes d'amour mais en termes de mérite et de récompense. Il ne peut concevoir un amour qui n'est pas gagné, une fête qui n'est pas méritée. Il est prisonnier d'un système. Il est empêché de s'ouvrir à la gratuité. En ce sens, il est la parfaite représentation de l'homme technicien, un homme prisonnier du système où c'est la Technique qui impose ses choix. Le Père, par le geste gratuit de l'accueil, représente la radicale critique de tout esprit de système.

Mon tableau 6, je l'emprunte à Marion Muller-Colard qui, en 2021, a publié un petit livre délicieux qu'elle a intitulé les « Grandissants² ». Elle s'appuie sur la parabole du fils pour essayer de comprendre le départ de son fils adolescent. Il est vrai que quand les enfants partent, on ne comprend pas toujours. Ce fils de la parabole, il avait tout pour lui. Pourquoi part-il ? Pourquoi quitter la maison du père ? Marion Muller-Colard envisage ce départ sous l'angle de la rupture existentielle. Ce fils qui part, il part parce qu'il n'avait pas le choix. Pour grandir, il fallait qu'il coupe et qu'il parte. Le départ du fils est une nécessité absolue, c'est une rupture qui le met au monde plus radicalement encore que sa naissance. Avec ce départ, il est un « Grandissant ». Cette rupture lui permet de déployer sa vérité et de découvrir son

² **Marion Muller-Colard**, Les Grandissants, Labor et Fides, Petite bibliothèque de spiritualité, Genève, 2021

identité profonde. Le père reste immobile, pétrifié, il regarde ce fils qui s'éloigne sans comprendre chez son fils cette nécessité de départ. Il est renvoyé à une déchirure, un manque. C'est un manque que le père doit pouvoir comprendre et accepter parce que derrière cette acceptation c'est son fils adolescent qui se conquiert lui-même, et derrière cette acceptation il y a aussi la promesse d'un possible retour, d'un retour dans une relation changée, modifiée par l'échange, l'égalité, la maturité.

Tableau 7. Avec ce tableau final, j'aimerais interroger la parabole sur ce qu'elle peut avoir à nous dire pour aujourd'hui dans le monde déchiré qui est le nôtre. Dans cette perspective, je voudrais, avec Marion Muller-Colard, souligner deux mots de la parabole :

Le premier, c'est celui du fils quand il demande sa « part de bien ». Dans le grec de l'évangile, ce que l'on traduit par « bien ou part de bien », c'est le mot « **ousia** ». Ceux d'entre vous qui sont familiers avec les lettres anciennes savent que « **l'ousia** » c'est ce que l'on ne compte pas, ce n'est pas l'héritage, ce ne sont pas les biens, cela renvoie à ce qui fait vivre en profondeur. Le Fils demande au père bien plus que du bien, bien plus que sa part d'héritage, il lui demande sa part d'existence, sa part de subsistance pour exister.

Le deuxième mot, il est dans la réponse du père. La TOB traduit : « et il leur partagea son avoir ». Dans le texte grec de l'évangile, ce que l'on traduit par « avoir », c'est le mot « **Bios** ». Autrement dit : La vie. Ce que le Père partage, c'est la vie. Il la partage d'ailleurs entre le fils qui part et le fils qui reste. À tous deux, Il leur remet la vie, il leur donne la responsabilité et la liberté d'être vivants.

Notre monde est déchiré. À Gaza, en Ukraine, au Kivu, au Soudan, femmes et hommes crient leur détresse. Ces hommes et ces femmes réclament partout leur part de subsistance, leur part pour exister. C'est dans ce monde déchiré que le Père nous donne la « Bios », il nous donne la responsabilité d'être vivants ; Il nous donne la responsabilité, à la mesure qui est la nôtre, d'être dans ce monde déchiré, des porteurs de paix, des révoltés face à la haine et la violence, des témoins d'espérance, des porteurs de sa promesse !

Ô Père, donne-nous notre part de subsistance.
Et il leur donna la vie !

Amen